

Jean-Louis Massot

OPUSCULES POÉTIQUES  
1995-1998

Extraits

Gros textes

*À Gérard Sendrey, mon ami et complice de tant d'aventures  
et de partages au cœur des mots, ces pages sont pour lui.*

Peu brume

Des saisons éparpillées sur la route,  
où ploient les branches  
des pommiers du verger,  
donnent aux feuilles les couleurs d'un Monet,  
laissent glisser le mistral  
entre les givres du talus,  
rendent aux fleurs une frêle existence ;  
des saisons se diluent  
avec la même douceur fragile  
d'une matinée brumeuse  
au bord d'un Atlantique  
qui dévoile peu à peu  
la crête des vagues  
et, loin du bout de nos doigts,  
l'ombre impénétrable  
d'une île recluse pour ce qu'il reste  
d'éternité.

Les autres sont restés introuvables

Je ramasse des instants dans la vie,  
des instants  
qui ne ressemblent à rien.  
Quelques-uns, pour le plaisir,  
à des souvenirs.

Extraits de *25 Watts Opaque* (éditions VR/SO)

À un ami...

*Et il salue le soleil des autres  
quand les autres ont un soleil*

Jacques Prévert

*On s'est assis sur un vieux banc.  
On a parlé. Comme ça, l'air de rien.  
de la vie et de son contraire*

Richard Bohringer

Dans la vitrine d'un de ces bouquinistes  
où règnent des étagères de poussières,  
je découvrirais un de tes recueils  
écrits sur la vieille Olivetti  
qui claquait ses voyelles  
comme des poèmes de Brautigan.  
Il se présenterait aux passants,  
comme un invité timide  
figé sur le parquet d'une salle de bal,  
osant croire, le cœur en chamade,  
qu'une main l'entraîne  
et fasse valser, valser  
les lignes de tes histoires

avant qu'il ne soit trop tard,  
quelques secondes avant que  
ni moi  
ni vous  
ne sachions plus  
où étaient passées ces clés  
que tu voulais jeter dans l'océan.

Il laissait couler des récits de rivières amoureuses des étoiles. Et ses mains devenaient des berges ouvertes où il faisait bon se rouler. Une dernière écluse à passer avant le grand delta. Et il voguait sur une étoile de mer qui jaillissait de l'eau pour s'envoler vers la voie lactée où des anges aux pieds de ballerines lui prenaient la taille pour l'obliger à danser et se sentir aussi léger que les chants des grillons.

Il laissait couler des récits de nuages silencieux comme des larmes qui glissent sur l'azur quand il change de couleur et devient insomniaque.

Plus tard le gris serait une nuance qui prendrait la route vers la mer.

Extraits de *Beau futur* (éditions Clapas)

*Comment as-tu fait pour avoir traversé ta vie,  
cette balance toujours en vue*

Nella Bielski

Une dent contre la vie

*à Pierre Autin-Grenier*

Tous ces instants volés. Le matin, le soir.  
N'importe quand. Par ci, par là. Sans cesse à  
tout moment.

Des secondes grappillées au temps. À  
creuser l'invisible. Pour chercher à comprendre  
bien autre chose que l'effort de ce cycliste – un  
ami – qui négocie virage après virage. Change  
de braquet lorsque la pente est trop abrupte.  
Puis redouble d'efforts.

Comme s'il voulait à tout prix semer – d'un  
seul coup de pédales – les hauts et les bas de  
cette vie qu'il porte en bandoulière et dont il  
n'est même pas le champion.

## La récolte des rides

Ce sont encore les fleurs sur les branches de l'amandier.

Dont on a parlé il y a peu. En cassant sur le banc en pierre les dernières amandes de l'année écoulée.

Ce sont encore les fleurs du jeune pêcher qui va sans doute donner ses premiers fruits. (On l'espère).

Assis devant la maison – sur la pierre froide du banc – main dans la main, sourires aux lèvres, on s'étonne de suivre le baptême de l'air d'un papillon.

Hésitant nous aussi sur la marche à suivre.

Comme si l'on osait nos premiers pas dans la vie alors qu'il ne s'agit que d'instantanés séculaires. Qui parfois nous écrasent. Parfois nous portent loin, mais laissent de plus en plus de ces rides invisibles qui creusent le dos de nos mains.

Par précaution, on a gardé nos cols roulés.

La façade de la maison sert de dossier à nos dos usés.

Extraits de *Petits désenchantements sucrés, salés*,  
Traumfabrik éditions

## Complément au supplément Polder 98

Dans son folklore intime le poète, chaque matin pour ressusciter l'aube, sert à sa muse qui fainéante sous le baldaquin des morceaux de sucre roux, de l'Arabica de Bogotta (?) et, rituellement, oublie le pot de confiture dont elle a pourtant l'habitude de s'éclabousser le sexe avant de « sauter du vingtième étage » sans rien salir par terre. Ensuite le poète tombe amoureux (à trois étages près). Ou alors il passe un préservatif rose au soprano de John Coltrane et, ayant craché dans ses mains, branle la vie comme le manche d'une pelle, assez fébrile toutefois à l'idée « de ne pas avoir gardé le truc/ce truc qu'elle voulait et que/j'ai perdu, peut-être jamais eu ».

Je crois que si, JEAN-LOUIS MASSOT a bien ce truc et il sait s'en servir. C'est un poète à l'esprit un chouia chevauché par les fées ; il cause américain comme un belge et sans pudeur en public bécote Brautigan comme moi.

C'est bien pour ça que ça change tout et qu'il faut le lire. Même si à certaines heures surréalistes de la nuit, assis seul dans un troquet bruxellois il s'interroge, chafouin « Où est retombé mon sombrero ? » Sur le bout de ton nez, petit. La où se tient la poésie. Allez ! ne nous privons pas de cette « Collection privée » et remettons une tournée !

© Pierre Autin-Grenier, 1998

## Message extraterrestre

Matin après matin je  
viens lui apporter – sur un  
plateau où j'ai posé un bol  
fumant de café de Colombie  
du beurre et de morceaux de  
sucre roux, un verre de jus  
d'orange, des croissants et du  
pain qu'elle trempe dans son bol en  
me rappelant que j'ai encore  
oublié le pot de confiture –  
un poème qu'elle finit par  
lire en bâillant sans gêne  
comme quelqu'un qui a encore  
faim mais ne trouve plus rien de  
comestible pour commencer  
du bon pied une autre de ces  
foutues journées de travail  
où la poésie n'a ni droit  
de cité ni de parole.

En terre nos vies

À pleines mains on prend la vie  
qui passe comme s'il ne  
s'agissait que d'une motte  
de terre fraîchement  
labourée que l'on écrase  
entre ses doigts pour découvrir  
qu'il n'y a rien à l'intérieur  
que d'autres mottes de terre  
de plus en plus infimes  
qui roulent dans la paume  
et que l'on écrase encore  
jusqu'à ce qu'elles finissent par  
s'envoler en poussière dans  
l'air frais d'un matin où l'on  
s'est avancé les mains ouvertes.

Extraits de *Collection Privée*, éditions Polde